

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : PLateau 8511*

Administrateur PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction PIERRE BOUCHER

On est prié d'envoyer toute correspondance à la
case 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant
sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Adminis-
tration) auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud Autres pays	\$6.50	\$3.50	\$1.85
	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque s'franchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Deuxième année — No 8

Le numéro: 5 sous

Montréal, mardi 19 mars 1935

Les prêtres-politiciens aux Etats-Unis

Il y a à Détroit, dans le Michigan, un ancien oratorien canadien du nom de Coughlin dont nous avons déjà parlé, et qui, par ses discours pour la revalorisation du métal blanc et autres mesures de « restauration » économique, s'est créé une réputation nationale aux Etats-Unis. Cette attitude en a fait presque un rival de M. Roosevelt en popularité. Elle lui a d'ailleurs rapporté quelque chose, car un comité formé sous ses auspices par une vieille demoiselle un peu hystérique comme il y en a beaucoup dans le monde religieux en Amérique du Nord a réalisé \$500,000 de profit par la revalorisation de l'argent.

Voici maintenant qu'un autre abbé (ou est-ce un régulier ? car en anglais tous les prêtres indistinctement sont des « fathers »), le Father James A. Cox, se met en vedette par une dénonciation du sénateur louisianais Huey Long, celui qu'on appelle le « Kingfish ». Il disait jeudi soir à M. Roosevelt, au cours d'une allocution radiophonique: « Qu'attendez-vous, Monsieur le Président ? Vous avez le peuple avec vous. Il n'y a pas de place en notre pays pour le nazisme, le fascisme, ou des dictateurs comme Huey Long. » Celui-ci avait son plan pour la confiscation (ce qu'il appelle le partage) de la richesse. Le Father Cox rappelle qu'un certain Andrew Carnegie avait devancé sur ce point ce « fou furieux d'Huey Long » en proposant un impôt sur les héritages et les donations qui aurait bientôt fait passer la fortune des particuliers dans la caisse de l'Etat. Pour lui, homme d'Eglise, le procédé idéal est celui d'Andrew Carnegie.

S'il existait un autre moyen de confisquer la richesse que celui qu'a proposé Carnegie, c'est probablement à celui-là que le Father Cox se rallierait, car, ennemis ou partisans de Huey Long, les prêtres-politiciens des Etats-Unis sont tous des démagogues. Avec Huey Long lui-même et le Father Coughlin, le Father Cox forme une belle trinité.

Au Canada, aucun ecclésiastique n'est encore monté sur les tréteaux pour prêcher la politique de « réforme » sociale de M. Bennett, et il est possible que cela ne se voie pas prochainement. Mais un journal qui est présumé être l'organe de l'archevêché de Québec fait de son mieux pour faire croire qu'un vol légalisé comme la liquidation transactionnelle des dettes agricoles a l'approbation de l'épiscopat canadien de langue française.

Olivar ASSELIN

Avant un débat

On peut compter sur les dix doigts les élections générales où la majorité qui s'est choisie des mandataires représente la majorité réelle du pays. C'est que le suffrage universel est le baromètre de la déraison. Des primaires ont délégué à cet instrument grossier le pouvoir, non pas de représenter la nation, mais de la gouverner. Or, le nombre n'a jamais rien gouverné avec sagesse; il est par essence une matière inerte, comptable, gouvernable. De là l'impuissance des assemblées élues et leur irresponsabilité. Un parlement ne peut pas être autre chose qu'un arri-mage anonyme, d'ailleurs exposé aux bouledaues de la fantaisie populaire. Une force anonyme lui accorde des lettres de créance et le révoque, tour à tour. Pourquoi l'assemblée devrait-elle être exempte de toute contradiction ? Le pouvoir qui la crée n'est-il pas en contradiction constante avec lui-même puisqu'il juge aujourd'hui et, demain, délègue son jugement ?

C'est pour renforcer l'instrument défectueux du suffrage universel que le député de Charlevoix-Saguenay à l'Assemblée législative, M. Edgar Rochette, déposera demain un projet de loi visant à légaliser le suffrage féminin. Pour les raisons que je viens de dire, le suffrage universel ne peut se perfectionner que si on en change du tout au tout la compétence. Joignez cent mille votes féminins à autant de votes masculins, vous accroîtrez la force numérique du

suffrage, mais non pas sa faculté de gouverner. Il faudra que tout le monde ait droit de vote quand le suffrage, au lieu d'être le gouvernement, de faire ou de défaire l'Etat, aura la mission de représenter le peuple, dans l'extrême diversité de ses intérêts, auprès du pouvoir. D'ici là, mieux vaut le restreindre que l'étendre.

La femme joue dans la société familiale un rôle politique auquel sa nature et son éducation la destinent; mais elle ne saurait étendre son action à la société civile sans l'affaiblir. Et pour ceux qui ont appris à l'admirer comme une polisseuse d'angles, sur un palier supérieur de l'humanité, l'idée de la mêler aux foules électorales, avinées ou fanatiques, paraît une monstruosité. Vous, madame, vous croirez-vous grandie pour avoir tracé une croix ridicule sur un morceau de carton ?

Lucien PARIZEAU

La lettre de M. Louis Morin

M. Louis Morin, conseiller du Roi, avocat à Saint-Joseph de Beauce, nous écrit le 15 mars qu'il a été très surpris de lire dans l'ORDRE de ce jour-là sa lettre à M. Dupré sur le règlement des dettes agricoles, car elle n'était pas destinée au public et n'avait pour objet que de renseigner l'avocat général, M. Dupré, sur le sentiment des avocats et du public de la Beauce touchant l'application de cette loi. « Ma critique de cette législation », dit-il, « ne s'adresse pas au gouvernement, mais aux faux principes qui sont la base de la loi. Je comprends que cette loi a été votée unanimement par tous nos partis politiques, qui doivent en supporter la responsabilité. »

M. Morin a raison de faire observer que la loi a été votée à l'unanimité de tous les partis: nous avions nous-même souligné que c'est cette unanimité dans la démagogie qui est dangereuse pour la société moderne et en particulier pour notre pays. Quant au reste, il a raison de dire que sa lettre n'était pas destinée à la publication; la personne qui nous l'avait transmise ne nous avait pas dit que la publication pouvait présenter des inconvénients. — OI. A.

Échos

Exagération

● L'Oncle Edmund, du Courrier des Etats-Yanks, qui se trouve en même temps « le seul grand quotidien français d'informations publié le matin à Montréal », est un drôle de pistolet. Nous le prenions jusqu'ici pour un homme intelligent, malheureusement obligé de faire de l'acrobatie intellectuelle pour gagner sa « matérielle », et ses tours de prestidigitation nous amusaient beaucoup. Voici que ce clown veut qu'on le prenne au sérieux et qu'on le suive quand il s'essaie à nous persuader que ses crapauds-buffles sont des mam-mouths politiques. Tout, dear Uncle Edmund, mais pas ça ! — Le Bactériophage dégoûté.

Qui fut bien étonné ? Gorki

● Maxime Gorki a eu l'idée de demander aux enfants russes quels sont leurs goûts littéraires. Nombreux ont été les réponses qu'il a déjà reçues. Toutes s'accordent à protester contre la littérature didactique et tendancieuse.

Les enfants russes en ont assez des livres de propagande révolutionnaire. Ils réclament des œuvres d'imagination à la manière des récits de Jack London, voire de Jules Verne, ou des Buffalo Bill d'autan.

Plusieurs lettres expriment clairement les désirs des enfants rouges. « Nous ne voulons plus, disent-ils en substance, entendre parler de Karl Marx et de Lénine. » Signe des temps !

Le bilinguisme

● Paroles de M. Arthur Laurendeau, directeur de l'ACTION NATIONALE, dans sa conférence du 6 mars à la Palestre de la rue Cherrier:

« Débarrassons nos cerveaux, une fois pour toutes, des microbes de la mixture anglo-française. Tous les maîtres dignes de ce nom constatent l'abaissement de l'intelligence chez les nôtres, grâce au baragouinage bilingue, bête à faire pleurer puisqu'il s'oppose à l'unilinguisme anglais. Le bilinguisme intégral forme admirablement un peuple de valets, de porteurs de lettres, de double dictature du pelletage de la neige et du cassage des cailloux, en face d'un peuple resté unilingue et qui prend toutes les premières places. »

LES MENEURS



M. Hector Racine

qui fit à ces messieurs de l'Hôtel de Ville la faveur de les conseiller dans l'établissement du nouveau tarif de taxis

M. Hornbostel et la monnaie

Il ne faut pas manquer les conférences que M. Hornbostel donne à l'École des Hautes Etudes Commerciales sous les auspices de l'Institut franco-canadien. Nous avons sans doute l'occasion d'avoir là, ramassés sous une forme claire et précise, le résultat des données les plus modernes de la question monétaire et de la place qu'elle tient dans la vie économique et financière de toutes les nations du monde civilisé. M. Hornbostel est un familier de ces questions monétaires et des nombreux problèmes qu'elle pose. Il donna, il y a deux ans, aux Annales du Droit et des Sciences sociales, une étude très fouillée sur le rôle du facteur monétaire dans le développement de la crise actuelle. En économiste doublé d'un juriste, M. Hornbostel sait mieux que bien d'autres attribuer à la monnaie son véritable rôle. Voici ce qu'il dit, par exemple, de la crise et de ses relations avec la monnaie: « Explications monétaires, explications économiques, nous épargnent les unes et les autres dans le labyrinthe complexe des faits. Il ne nous paraît pas indispensable de prendre parti délibérément, car s'il nous semble à peu près certain que la monnaie et le crédit jouent un rôle des plus importants dans les crises économiques, rien n'empêche que d'autres facteurs interviennent avec autant de force. »

Dans ce même article des Annales du Droit, M. Hornbostel montre la faillite de l'« Open market policy » qui remonte déjà à 1923. Il fallait conjurer les effets de la chute des prix et de la congélation des crédits. C'est alors que le Président Hoover annonça les grandes lignes de sa politique de contre-déflation. La déflation systématique n'entraîna pas le retour de la confiance et, après l'arrivée de M. Roosevelt, les Américains continuèrent la même politique sous un nom différent. La crise économique, restée réfractaire à toutes les mesures classiques telles que la baisse du taux de l'es-compte et le gonflement du crédit, prit un caractère de plus en plus grave. La NRA ne devait rien changer à l'état de choses qui avait pris naissance sous Roosevelt. Ce n'est pas la dépréciation volontaire du dollar, faite dans l'intention d'alléger les débiteurs, qui ranima la confiance éteinte partout. Elle prolongea, au contraire, l'état de crise et l'incertitude générale.

Depuis la chute de la livre sterling en 1931, suivie de près par une dégringolade du dollar, le monde est divisé en deux grandes aires monétaires: le groupe sterling ou des monnaies évaluées, et le groupe des pays à monnaie-or. C'est en somme, mais à l'inverse, l'histoire des stabilisations d'après-guerre qui se répète avec la même monotonie. Le problème monétaire offre toutefois un caractère infiniment plus grave qu'en 1925 parce que le commerce international se rétrécit de plus en plus et que les échanges sont réduits au minimum. Barrières douanières, contingentements, ordonnances de devises, tout cela provoque, encore plus que dans le passé, une poussée de

nationalisme et de défiance généralisée. Il s'agit de savoir, comme l'écrivit sir Henry Strakosch, qui l'emportera du bloc de l'or ou du groupe sterling.

Il ne faut pas croire que l'or perde de sa vogue. Au contraire, la production aurifère n'a été, de longtemps, aussi prospère. Tout semble donc indiquer qu'il y aura stabilisation tôt ou tard. Mais sur quelles bases ? Stabilisera-t-on au niveau de la livre anglaise ou des monnaies rattachées à l'or ? Sir Strakosch croit que les pays attachés à l'or devront dévaluer leurs monnaies comme les Américains et les Anglais. Dans l'ECONOMIST du 5 janvier dernier, sir Strakosch résume comme suit la situation monétaire internationale: les pays à monnaie-or se trouveraient, à l'heure actuelle, dans une situation à peu près analogue à celle des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne quand ils abandonnèrent leurs monnaies aux incertitudes de la dévaluation. Un rajustement de la situation monétaire, dans l'ordre international, devra se faire, d'après sir Henry Strakosch, par paliers aux conditions suivantes: rétablissement, dans les pays à monnaie-or, de l'équilibre économique à l'aide de la dévaluation, détermination des changes conformément aux conditions économiques de chaque pays, rajustement des réserves bancaires, détente des relations économiques internationales, règlement des dettes de guerre autrement que par des moratoires mais plutôt par une annulation pure et simple, etc.

Il faut bien reconnaître que ces idées trouvent de plus en plus la faveur des dirigeants de la politique monétaire des pays à monnaie-or. Ce qui n'empêche pas la lutte entre monnaies dévaluées et monnaies-or de se poursuivre sourdement au grand détriment des échanges, surtout depuis que les prix mondiaux oscillent continuellement autour d'un point qu'ils ne réussissent pas à trouver. Les économistes français croient encore, dans l'ensemble, qu'une dévaluation des monnaies-or provoquerait une catastrophe générale. Ils persistent à croire que le rajustement des prix peut être fait sans procéder à une altération générale des systèmes monétaires. Ne semble-t-il pas plus logique, en effet, de provoquer un rajustement des situations particulières et privées à l'intérieur de chaque pays par une politique de bas loyer de l'argent et de dégrèvements fiscaux ? C'est la solution que semble devoir adopter la politique française.

Ce qui se passe dans les pays à monnaie dévaluée, qui stabilisent à des niveaux de plus en plus bas, n'est certes pas, quoi qu'en dise sir Henry Strakosch, un signe d'équilibre économique intérieur. N'est-ce pas plutôt le contraire ? Des rajustements continuels de la valeur d'échange de la monnaie n'arguent rien de bon pour le maintien et le respect de la notion de contrat. On ne change pas les poids et mesures du jour au lendemain pour plaire à telle ou telle catégorie de la population. Pourquoi ferait-on avec la

monnaie ce que l'on ne fait pas avec les poids et mesures ? De nombreux pays, en 1925 et après, stabilisèrent au niveau de la livre sterling. Quelles seraient maintenant les raisons pour le reste du monde de suivre encore les oscillations continuelles de la livre ? Si en 1925 l'Angleterre a stabilisé sa monnaie à un niveau trop élevé, c'est à elle maintenant d'en subir les conséquences et, pour prévenir la catastrophe, c'est encore à elle de rajuster sa politique intérieure au niveau des prix mondiaux qui seront toujours exprimés, quoi qu'on dise, en monnaie-or.

Mais dans toute cette question de monnaies, il est un grand nombre de facteurs avec lesquels il faut encore compter, avec celui-ci en particulier: Londres est encore le plus grand marché de l'or au monde. Les décisions de la City ont donc beaucoup de poids dans les discussions internationales. Les pays à monnaie-or ont sans doute raison, du moins en théorie. Mais si les faits sont contre eux ? M. Hornbostel ne manquera pas, sans doute, de soulever toutes ces questions et d'y répondre au cours de ses conférences. S'il se fait le défenseur des pays à monnaie-or, ses leçons n'en auront que plus de portée pratique et elles nous feront voir un point de vue que les pays anglo-saxons rejettent comme périmé.

Jean-Marie NADEAU

Comme la plume au vent

M. Sacha Guityr vient de faire représenter à l'Opéra-Comique une comédie musicale intitulée Mon ami Pierrot, dans laquelle il met en scène l'auteur de cette célèbre chanson qui, comme vous le savez certainement (non, vous ne le savez pas certainement, car les musicographes ne s'accordent pas sur cet objet), n'est autre que Lullu. A ce propos, un chansonnier, M. Jean Bastia, a cherché ce qui pouvait bien signifier les paroles d'« Au clair de la lune ».

« Prête-moi ta plume ». Pourquoi diable Arlequin demande-t-il une plume à Pierrot, alors qu'il ne semble se soucier que de la mort de sa chandelle ? Arlequin est-il donc l'homme de plume ? Aurait-il, l'infortuné, un article à écrire pour le lendemain matin ? Mais à quoi lui servira une plume s'il n'a pas de lumière ?

Je n'ai pas de plume,
Je suis dans mon lit,
Va chez la voisine.

Quelle drôle d'idée d'aller chez la voisine pour chercher une plume ! Il y a tout à parier que la voisine, si elle en possède une autre que celle de son orcilier, la passera par le bec au pauvre Arlequin.

Au clair de la lune,
On n'y voit que peu,
On cherche la plume,
On cherche le feu.

La plume, le feu, on n'a pas accoutumé de les chercher ensemble. On peut tenir une plume et rester de glace. Aussi M. Jean Bastia pense-t-il que la tradition orale a déformé cette chanson et qu'Arlequin demande à Pierrot non pas sa plume, mais sa lueur.

Hé oui ! sa lueur, sa lumière, sa chandelle. L'argot n'est pas né de la dernière pluie. Nos pères abrégèrent couramment certains mots dans la conversation, tout comme nous parlons d'auto, de taxi et de ciné. Dès lors, grâce à cette lueur, le sens de la chanson devient clair; le mot de plume ne s'est introduit là-dedans qu'à cause de l'intention manifestée par Arlequin d'écrire un mot.

Il n'en reste pas moins qu'éternellement l'on répète: prête-moi ta plume, parce que l'erreur consacrée par l'usage est autrement puissante que la vérité. M. Jean Bastia peut avoir raison, mais ses dires et ses raisons seront emportés dans le train des choses. Vous me direz, après cela, que le monde propose à nos méditations des sujets plus graves, et j'en demeure pleinement d'accord.

P. C.

(Du JOURNAL DE GENÈVE)

Un signal radiophonique original

Le poste de T. S. F. de Bénarès, dans l'Hindoustan, cherchait depuis longtemps un signal caractéristique. On sait que chaque station a dans le code radiophonique un repère qui la fait reconnaître aussitôt par les auditeurs: ainsi certains postes étrangers jouent-ils un air de piano ou trois notes, toujours les mêmes, ou encore s'annoncent par des volées de cloches dont les sonorités s'enlèvent et diminuent tour à tour. Or un employé du poste de Bénarès eut une idée: il proposa d'adopter le barrissement de l'éléphant, signal spécifiquement hindou. L'idée, dit-on, fut accueillie avec la plus grande satisfaction par la direction et par les usagers du poste. Par le parleur aussi, supposons-nous, car il est à souhaiter qu'on ne le contrainse pas, entre chaque émission, à imiter le barrissement de l'éléphant, et que celui-ci est enregistré sur disque.

Les Ides de Mars

Il y a eu des gens assez naïfs pour croire que les conversations franco-britanniques, faisant suite à l'accord franco-italien, allaient provoquer un changement tel dans l'orientation politique de l'Europe occidentale que le chancelier allemand serait obligé de se soumettre ou de se démettre. Quelques-uns, plus naïfs encore, estimaient que les jours de Hitler étaient comptés et que le régime nazi allait subir une profonde évolution qui le pousserait de nouveau dans le circuit des grandes puissances dont il s'était volontairement écarté. Toutes ces espérances se sont envolées en fumée devant la réponse allemande aux propositions de désarmement: le chancelier riposte à la tentative de consolidation de la paix par un programme d'armements accompagné de quelques menaces à peine voilées. Berlin se croit assez fort, appuyé maintenant d'une façon presque certaine par la Pologne, pour imposer ses volontés et pour prendre la direction des affaires en Europe.

La façon dont l'Allemagne a tergiversé pour faire connaître son point de vue sur les propositions anglo-françaises ne pouvait avoir qu'une signification: celle d'une manœuvre dilatoire. Elle indiquait aussi très nettement que jamais l'Allemagne n'accepterait de désarmer. C'est pourquoi on a pu juger dès les premiers jours quel serait le sort de l'accord de Londres.

Toutes les illusions se sont donc envolées et une chose reste: l'Allemagne en bloc derrière son chancelier, bien déterminé à se lancer dans une guerre de revanche à la première occasion. Les Ides de Mars n'ont pas été précisément celles que les naïfs attendaient. Elles ont revêtu un caractère absolument contraire à leurs espoirs.

L'histoire de l'Europe entre dans une nouvelle phase, celle de la nouvelle ascension de l'Allemagne. Car il n'y a pas de doute à entretenir: pas plus que le régime bolchevick, le régime nazi n'est sur le point de couler. Il est peut-être sur le bord de l'abîme, mais il reste encore très solide et fera beaucoup de mal avant de disparaître.

Le réarmement massif de l'Allemagne révèle quelque chose de plus qu'une simple augmentation des forces militaires, navales et aériennes du Reich. La préparation ouverte à la guerre indique que Berlin se croit sûr de sa position diplomatique, et c'est bien ce qui est inquiétant. Il est à peu près certain que l'Allemagne est appuyée par d'autres puissances dans cette manœuvre gigantesque qui vise à bouleverser le statu quo. On remarque que l'Autriche et la Hongrie évoluent dans le même sens que l'Allemagne et que ces deux pays s'apprentent à réarmer à outrance, malgré la pénurie de leurs finances. Il semble que la Bulgarie ne soit pas très liée par le pacte balkanique et qu'elle soit prête à passer, armes et bagages, dans le camp des révisionnistes impénitents. L'attitude de Varsovie n'est plus douteuse: si la Pologne ne se range pas officiellement du côté de l'Allemagne, du moins est-il certain qu'elle ne fera rien contre elle. L'Italie joue toujours son double jeu, malgré son prétendu rapprochement avec la France. Mise en appétit par des concessions coloniales, elle essayera, bien entendu, d'en obtenir d'autres, quitte à tourner casaque au moment psychologique où l'on aura besoin d'elle.

La position de la Petite Entente est ébranlée. La Russie est inquiète au plus haut point de la menace sur ses frontières occidentales. En Extrême-Orient, on est en face d'un point d'interrogation. Que ferait le Japon en cas de conflit ?

Les Ides de Mars n'ont pas marqué la fin d'une tyrannie et d'une menace. Elles l'ont au contraire renforcée.

André BOWMAN

L'« Ordre » n'a jamais offensé délibérément un homme d'esprit. Si quelqu'un vous dit qu'il n'aime pas l'« Ordre », c'est au moins un indice que c'est un sot.

Voyage en Russie

(De MER ET COLONIES)

SUITE ET FIN

Mais ce qui frappe peut-être le plus l'observateur en cette belle cité dont la population dépasse aujourd'hui 900.000 habitants, c'est son admirable urbanisme.

Les trois pays scandinaves offrent cette particularité d'être des royaumes gouvernés par des ministères socialistes. Seulement le socialisme n'y accuse en rien la forme qu'il revêt chez nous, où il se repose sur la lutte des classes, les boniments violents *ad suum populi*, les promesses en l'air et le bluff à l'usage d'une clientèle encline à se contenter de vessies transformées en lanternes. Il est la recherche et l'application de mesures pratiques, dans la recherche du mieux-être en faveur de la masse. Aussi, qu'avons-nous constaté de nos yeux : les quartiers dits « ouvriers » sont de large voies bordées d'impeccables immeubles neufs et de maisons coquettes, sans qu'on y trouve rien qui rappelle la hideuse « ceinture rouge » de Paris, le White Chapel de Londres ou le Soho de New-York. On me dit qu'un appartement de quatre pièces, dans ces immeubles, avec confort moderne, se paie 2400 fr. seulement. Les jardins ouvriers, chacun paré de fleurs et pourvu d'une propre cabane, pullulent. Les établissements d'assistance, les hôpitaux — jusqu'à une maison de retraite pour infirmes — surprennent par leur nombre et frappent par leur belle tenue. On y chercherait en vain de ces vitres crasseuses qui déshonorent la plupart de nos édifices administratifs, trop souvent tabernacles d'une poussière sacrée. Ce même soin de l'habitat et du confort se retrouve dans les demeures rurales, dont, à l'encontre de tant d'autres pays, chacune a son jardin et son verger. On sait, d'autre part, que le Danemark est peut-être le pays du monde où l'agriculture est poussée à son plus haut rendement, grâce aux associations agraires. Et aussi, sans aucun doute, à l'esprit ouvert de ses paysans. Vous en aurez une idée quand vous saurez que, chaque jour, il part de Copenhague pour l'Angleterre, un vapeur chargé rien que de laitage. Quant au pavillon danois, arboré un peu partout, en permanence, comme il en est de leur chez les Suédois et les Norvégiens, on sait quelle place il tient dans l'ordre maritime. J'ai interrogé, ici et là, sur le taux des impôts, dans ces trois pays. Ils sont normaux et ne soulèvent pas de réaction, me fut-il unanimement répondu.

Petits peuples, disent volontiers d'eux, comme de la Belgique, de la Hollande ou de la Suisse, ceux que leur population et l'étendue de leur territoire classent parmi les grandes puissances. Non, grands, très grands peuples par leur amour du progrès, leurs réalisations et leur participation au mouvement général. Comme quoi, en matière de statistique les résultats devraient toujours, à côté des chiffres globaux, comporter ceux par tête d'habitant. On obtiendrait ainsi le rang exact de chacun dans l'ensemble de la civilisation. Tandis que, telles qu'elles sont généralement présentées, les statistiques sont généralement muettes sur ce point.

Est-ce à dire que ces pays soient indifférents à la tradition ? Non : témoin ces grenadiers que, dans ce cadre si moderne, je voyais monter, devant le palais royal, la garde en bonnet à poil hirsute portant au côté un brique suspendu à un baudrier, des buffleries blanches croisant sur la poitrine, tenue exacte, voulue, évocation des soldats du temps passé. Soit dit incidemment, ces archaïques troupiers ont failli, voici quelque temps, constituer le seul vestige de l'armée danoise. Le Danemark, sous la poussée des socialistes, avait en effet décidé de désarmer complètement, estimant que sa faiblesse militaire même constituait sa meilleure garantie. L'évidence des événements l'a fait revenir sur cette utopie. Non seulement, il conserve son armée, mais il a commandé récemment 200 avions à l'Angleterre.

Notre séjour en cet attachant Danemark se termine sur une note émouvante, singulièrement significative de l'impression qu'il nous a donnée : à Elsenor, notre guide danois, garçon intelligent et instruit, parlant français comme vous et moi, nous conduit, de son propre mouvement, au cimetière de la vieille cité. Là, sur un monticule dominant le champ de repos, se dresse, derrière une petite enceinte à l'aspect de fortification, une colonne édifée à la mémoire de nos soldats morts sur la terre danoise lors de l'échange de prisonniers, pendant la guerre, et que les souffrances endurées en captivité ont terrassés avant que ces obscurs héros aient pu atteindre leur pays. Officiers et soldats, ils dorment là, à l'ombre du drapeau de leur patrie, flottant en permanence au-dessus de leur tombe que recouvre, pour chacun d'eux, une dalle rappelant leur nom et leur régiment. Et on lit, sur la colonne, cette émouvante inscription : « Aux Français morts sans avoir pu revoir leur patrie victorieuse. » Le Danemark reconnaissant veille sur leurs tombeaux, depuis l'année où le drapeau danois a de nouveau flotté sur le Slesvig.

Deux autres cimetières identiques existent à Copenhague. L'honneur de cette noble initiative appartient à la « Société Danoise de Défense Nationale ».

Notre dernière vision de ce bel et noble pays aura été inoubliable. De la terrasse d'un de ces vastes établissements qu'affectionnent les Nordiques, situé non loin du vieux palais d'Hamlet, et où nous accueillent, comme partout ici, des airs français, nous avons sous les yeux le panorama du détroit, bordé à l'horizon par la côte suédoise, toute proche et nettement visible. En ces eaux, route étroite qui relie, par mer, au monde les pays nord-orientaux de l'Europe, le mouvement maritime est intense. Un soleil de pays chaud illumine à ce moment ce grandiose tableau. Le Danemark nous laisse l'impression d'une de ces randonnées qui marquent dans une vie, à quiconque s'efforce d'observer et de comprendre, pour l'édification de son propre pays.

Maurice RONDET-SAINT

que pas un coup de pinceau n'y a été donné sans avoir été confronté avec la nature.

Souhaitons pourtant que parmi les artistes contemporains, certains aient le courage de tenter les sujets éclairés par la lumière artificielle, aussi bien ceux de l'intérieur que ceux de l'extérieur. Notre existence nocturne prenant de plus en plus d'importance, les peintres ne doivent pas s'en désintéresser, d'autant que les effets qu'elle offre sont d'une variété et d'une richesse incomparables.

François FOSCA

Une des causes de la crise de la chaussure

On vient de publier à New-York un rapport qui, grâce à ces conclusions, a permis de découvrir une des causes de la crise de la chaussure aux États-Unis. Dans ce rapport sont établies des statistiques extrêmement sérieuses sur le nombre des amateurs de T.S.F. à travers le continent américain. D'après les chiffres cités, la radiophonie retient journellement chez eux 40 millions d'auditeurs pendant une moyenne de deux heures et demie. Aussi a-t-on rapidement déduit de cette assertion que si, privés de T.S.F., ces 40 millions de citoyens sortaient et marchaient durant deux heures et demie, l'industrie de la chaussure n'en irait que mieux — ou du moins se porterait moins mal. Il paraît qu'on a même été jusqu'à proposer, comme remède, que tous les postes américains cessent leurs émissions pendant vingt-quatre heures afin de donner un regain d'activité aux marchands de chaussures ou tout au moins aux cordonniers. On voit toujours les moyens pratiques sur une large échelle chez nos voisins !

L'ORDRE est édité par les Éditions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

A propos de dévaluation

La liaison des monnaies

(Du FIGARO)

M. Paul Reynaud, on le sait, considère comme souhaitable que la valeur du franc soit diminuée à l'égard de l'or dans la même proportion que l'ont été la livre et le dollar. Il recommande une liaison des trois monnaies par un accord des gouvernements et des Banques d'émission. A défaut d'un tel accord, on devrait laisser flotter le franc à la recherche d'un équilibre de fait.

Voici comment il répond aux objections que nous lui avons adressées à ce sujet :

Un accord général est difficile, dites-vous ? Vous avez raison. Mais nous n'avons aucune chance de l'obtenir si nous proclamons que nous nous trouvons très bien ainsi.

Si, à défaut d'accord, nous fixons en fait notre monnaie au taux qu'elle doit avoir par rapport à la livre et au dollar, nous ne transférons pas plus notre souveraineté monétaire à la Banque d'Angleterre que celle-ci n'a transféré la sienne à la Federal Reserve Bank de Washington. En fait, les grandes monnaies sont prisonnières les unes des autres parce qu'elles sont solidaires. M. Poincaré l'avait bien compris lorsqu'il refusa de laisser tomber la livre au-dessous de 125 francs et le dollar au-dessous de 25 francs.

Examinons séparément les deux hypothèses : celle d'un accord général pour établir un rapport fixe entre le franc, la livre et le dollar ; celle où le franc serait laissé flottant à la recherche d'un équilibre de fait.

1° L'accord général, avons-nous déjà dit, ne sera pas possible avant longtemps, et il ne semble pas devoir jamais l'être. Pourquoi ? D'abord, parce que les Anglais refusent en principe de rien abdiquer de leur indépendance monétaire, et que l'on

ne conçoit pas un accord qui ne lierait qu'une des parties. Ensuite, parce qu'un accord monétaire international engagerait non seulement les relations de change, mais la politique intérieure financière, économique et sociale des États en cause. On imagine malaisément une abdication pareille de souveraineté intérieure.

Sous ce dernier aspect, la thèse de M. Paul Reynaud nous semble méconnaître le fait essentiel : à savoir que la dévaluation de la livre et du dollar correspond à des exigences intérieures de la situation britannique et de la situation américaine. Jamais le président Roosevelt, croyons-nous, n'accepterait que sa politique intérieure fût dominée par le souci d'assurer la stabilité du dollar à Paris. Et, non plus, jamais le gouvernement de Londres n'admettrait que l'intérêt de l'Empire pût dépendre des rapports de la livre et du franc. Il faudrait donc que le franc, spontanément ou après négociations, se soumit, comme une monnaie satellite, à l'intérêt dominant de la politique américaine ou de la politique britannique.

2° Reste l'hypothèse où le franc serait laissé flottant à la recherche d'un équilibre de fait. Nous avons déjà demandé : « Quel équilibre ? » Essayons de préciser.

L'équilibre à rechercher peut être considéré sous les aspects suivants : équilibre monétaire proprement dit ; équilibre de rapport avec le dollar et la livre ; équilibre économique ; équilibre de commodité pour notre politique intérieure et budgétaire.

L'équilibre monétaire proprement dit n'est pas à chercher : il est plus qu'assuré aujourd'hui. Avec sa couverture d'or actuelle et même avec une couverture qui

serait sensiblement réduite, le franc ne peut tomber de lui-même.

L'équilibre par rapport à la livre et au dollar ? Nous venons d'indiquer que ce serait mettre le franc dans la dépendance des politiques britannique et américaine.

L'équilibre économique ? Si l'on compte qu'une dévaluation du franc rendrait la prospérité à nos exportations, il faudrait laisser le franc flotter pendant de nombreuses années. Le mauvais état du commerce extérieur britannique, après trois années et demie de dévaluation, est instructif.

L'équilibre de commodité pour notre politique intérieure et budgétaire ? C'est le franc à la merci de n'importe quelle démagogie électorale ou parlementaire.

Et, à vrai dire, la seule question que se posent les étrangers à l'égard de notre monnaie est de savoir, non si le franc est solide, mais si notre politique intérieure tiendra...

Lucien ROMIER

La question religieuse dans les écoles allemandes

La GERMANIA, organe catholique, a publié récemment le texte du plan d'enseignement adressé aux écoles de Leipzig.

« Le professeur de religion, déclare ce document, devra toujours se souvenir que ses élèves tiennent davantage à connaître les conceptions ethniques et religieuses de leurs ancêtres les Germains, que les histoires de l'Ancien Testament. »

Plus loin, le plan d'enseignement prévoit que dans les classes supérieures le professeur devra traiter de « l'intrusion du christianisme dans le monde germanique et ne pas manquer de souligner à cette occasion que l'Église a opprimé une bonne partie de l'esprit libérateur germanique. »



Pureté et Fraîcheur

Les consommateurs de tabac sous quelque forme que ce soit sont toujours assurés de pureté et fraîcheur quand ils achètent un produit de l'Imperial Tobacco Company. Ces qualités ne s'obtiennent que par la pratique d'une vigilance incessante.

Cette vigilance commence avec l'éducation du planteur, dans les méthodes de coupage et d'apprêt qui assurent la pureté et la saine qualité de la feuille livrée. On fait un classement après avoir passé le tabac au tamis, pour en enlever le sable. Toutes feuilles tachées de quelque manière, sont immédiatement détruites, après quoi l'on soumet le tabac à un traitement de haute chaleur qui le mûrit et le conditionne.

Pendant les trois ans que dure le procédé de maturation, la feuille reste tassée dans de gros tonneaux, car, tout comme le vin, c'est dans le bois qu'il mûrit le mieux. Ces tonneaux sont gardés à part dans des entrepôts modernes où l'air de l'extérieur circule librement. La moiteur provoquée par la chaleur de l'été et l'humidité a pour effet de faire disparaître l'âcreté, laissant à la feuille un goût plus agréable et plus doux.

Au cours du procédé de fabrication, comme protection contre toute possibilité, même lointaine, de contamination, l'on manipule la feuille dans des pièces où l'on a filtré l'air de toute impureté, où l'on a humidifié pour prévenir la poussière et où l'on blanchit constamment les murs à la chaux.

Ce ne sont là que des préliminaires. Chaque lot de tabac qui, directement ou indirectement, entre dans la fabrication de tout produit de l'Imperial doit d'abord subir l'épreuve prescrite de laboratoire, pour que l'on puisse déterminer s'il répond bien au degré de pureté exigé. Si tel n'est pas le cas, on le rejette immédiatement. Dans le cas du papier à cigarettes, il y a bien une douzaine d'épreuves différentes, chimiques et physiques, qu'il doit subir victorieusement avant qu'il soit permis d'en utiliser une quantité quelconque.

Quant le tabac manufacturé est prêt pour l'emballage, il est, naturellement, en parfaite condition. C'est pour que l'on ait la certitude qu'il parvienne ainsi au client que l'on apporte tant de soin, et que l'on affecte tant de frais, à l'enveloppement. Papier ciré, feuille d'étain, cellophane, paquets bien fermés et boîtes métalliques hermétiquement scellées ne sont que quelques-uns des dispositifs que l'on emploie pour conserver au produit sa fraîcheur.

Enfin, telle est la réputation dont jouissent les produits Imperial, quant à la pureté et à la fraîcheur, que la demande considérable et constante qui en résulte assure un débit rapide, et qu'il est dès lors impossible que ces produits subissent de dépréciation sur les tablettes du détaillant.

IMPERIAL TOBACCO COMPANY OF CANADA, LIMITED

Beautés de la lumière

(Du JOURNAL DE GENÈVE)

De toutes les modifications qui se sont produites depuis cent ans dans l'existence des civilisés, je crois bien qu'une des plus importantes est le développement de l'éclairage artificiel. Pendant des siècles, l'homme n'a pu disposer que de la chandelle de suif, de la bougie de cire, et de la lampe à huile ; moyens fort médiocres. Illuminer de grandes salles, et surtout des rues ou des places publiques, était à peu près impossible. Aussi, dès que venait l'obscurité, l'existence se trouvait réduite.

Au dix-neuvième siècle, le gaz, le pétrole, et surtout l'électricité, ont transformé notre vie nocturne, publique ou privée. Une des choses qui stupéfieraient le plus un homme d'autrefois s'il ressuscitait, ce serait le spectacle d'une rue dans une grande ville contemporaine, où les ténèbres sont à peu près supprimées. J'imagine l'enthousiasme d'un Diderot devant ces devantures éblouissantes, devant ce feu d'artifice permanent que sont les enseignes lumineuses, devant cette révélation que sont les monuments éclairés par des projecteurs. Mais, chose curieuse, cette vie nocturne que l'éclairage nous a donnée, nul peintre, à part deux ou trois exceptions, ne semble en avoir aperçu les beautés.

Il y a eu, dans l'art ancien, des tentatives pour rendre des effets de lumière artificielle. Parmi les premières, les plus célèbres sont le *Songe de Constantin*, par Piero della Francesca, à Arezzo, et la *Délivrance de Saint Pierre*, par Raphaël, au Vatican. Au XVII^e siècle, la vogue de ces effets apparaît dans les toiles du Greco, de Gérard Houtherot, surnommé d'ailleurs en Italie Gherardo della Nolte, et aussi celles de cet étonnant peintre français récemment ressuscité, Georges de la Tour ; enfin, il y a eu Rembrandt, avec la mystérieuse poésie que l'on sait.

Tant que l'éclairage se borna aux quinquets et aux chandelles, les effets nocturnes ne tentèrent les peintres que par caprice. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle apparut l'école impressionniste ; et comme deux des points les plus importants de son programme esthétique étaient étude rigoureuse des jeux de la lumière et le souci de trouver des sujets dans la vie de tous les jours, on aurait pu croire que les artistes qui la composèrent s'attacheraient à rendre la vie nocturne des grandes villes. Un seul le fit, Degas ; les autres, Manet, Monet, Renoir, Sisley, Pissarro, ne s'en inquièrent pas. Ils ne peignent que des sujets diurnes ; et même, lorsque Manet représente des scènes éclairées par la lumière du gaz, par exemple dans le *Bal de l'Opéra* ou le *Bar des Folies-Bergères*, on pourrait croire que c'est la lumière du jour qui les baigne.

Degas, au contraire, s'est efforcé de rendre, avec une scrupuleuse vérité, les effets de l'éclairage artificiel au théâtre, au café-concert, dans des intérieurs. Les seuls parmi les peintres contemporains qui l'ont suivi dans cette voie, ce sont ceux que l'on peut considérer comme ses disciples, Edouard Vuillard et Pierre Bonnard. Avec le sentiment si fin et si juste des valeurs et des rapports de tons, ils se sont plu à noter la lumière dorée qui rayonne de l'ampoule électrique, les ombres nettement délimitées qu'elle détermine lorsqu'un abat-jour ne tamise pas son éclat.

Vuillard a même, de cette façon, entrepris de grandes toiles représentant des personnages dans des intérieurs, et aussi des portraits. Ni lui, ni Bonnard, pourtant, ne se sont attachés à ce que l'on pourrait appeler le paysage urbain nocturne, n'ont tenté de rendre l'aspect d'une rue de Paris avec le conflit de lumières diverses, leurs reflets dans l'asphalte mouillée et noire, la féerie des lampes au néon et ce rose obscur du ciel au-dessus de la grande ville. Beau sujet, pourtant, pour des peintres ; mais sujet des plus périlleux.

Car la raison de cette abstention des peintres, ce sont les difficultés que suscite la peinture des effets de nuit.

Prenons le cas le plus simple : un peintre veut exécuter un portrait d'après nature sous un éclairage artificiel. Or, la lumière donnée par l'ampoule électrique comportant beaucoup de rayons jaunes, le peintre s'apercevra le lendemain, en examinant sa toile au jour, qu'il a involontairement exagéré les jaunes et que toute la gamme des tons s'en trouve faussée. Il lui faudrait un long entraînement pour arriver à compenser ce jaunissement.

On pourrait, il est vrai, n'éclairer que la toile en cours de travail avec ces ampoules qui passent pour rendre exactement la lumière du jour, et qui sont simplement des ampoules ordinaires, dont le verre est teinté de bleu ; mais elles ne donnent, en réalité, qu'une lumière qui ne ressemble que très approximativement à la lumière du jour, et qui est plus lunaire que diurne. L'idéal serait l'ancienne lampe à arc, dont la lumière est très blanche ; mais elle n'est pas d'un emploi pratique.

Quand à l'artiste qui voudrait rendre la rue nocturne, il lui faudrait se fier entièrement à sa mémoire, et l'artiste moderne n'a pas été suffisamment dressé à peindre de mémoire. Vuillard et Bonnard, que je citais tout à l'heure, ont si bien exercé la leur, qu'il leur arrive d'exécuter, de souvenir, des toiles importantes, dont on jurerait, tant l'effet lumineux y est rendu avec vérité,



QUESTIONS DE LANGUE

CHARGE, CHARGER, CHARGEANT. — Les principales significations du mot charge sont les suivantes : fardeau, ce que peut porter un homme, une bête de somme, un vaisseau, une voiture; responsabilité, emploi, impôt, etc. Au pluriel, il est synonyme de frais, d'obligations dispendieuses. Ce vocable a d'autres significations qui ne se rapportent pas directement au commerce.

Citons quelques phrases dans lesquelles il est bien employé : les frais sont à ma charge, à votre charge; les frais d'emballage, de transport et de douane sont à la charge de l'acheteur; nous avons la charge de faire exécuter ces ordres; j'ai la charge de vérifier le grand livre; le camion à une forte charge; j'assume une lourde charge en m'engageant à faire cela; notre voyageur est revenu à la charge et a finalement enlevé une forte commande.

Notre expression courante « charge extra » semble beaucoup s'apparenter avec l'expression anglaise « extra charge », dont voici la signification française : frais additionnels, en sus, supplémentaires. Un exemple : il faut payer une charge extra de \$20 ou « \$20 de charge extra » pour cet accessoire; disons plutôt : il faut payer \$20 en plus, en sus, de supplément, pour cet accessoire. On peut encore dire : la plus-value pour cet accessoire est de \$20.

On abuse beaucoup du verbe charger et de son participe passé chargé. On doit dire : mettre, porter au compte, et non « charger sur le bill »; porter à un compte, débiter un compte, et non « charger » un compte; combien vaut cet article, cette marchandise? combien demandez-vous? quel est le prix? et non « combien, comment chargez-vous? »; aux prix facturés, et non « chargés »; on a demandé, et non « chargé », \$100; combien demandez-vous comptant? et non « comment chargez-vous cash? ». En terminant une traite, on ne doit pas écrire : « que vous chargerez au compte de », mais : que vous porterez au compte, au débit de... Dire également : la commission prélevée par la banque, et non : la commission « chargée » par la banque.

On dit fort bien : se charger de l'exécution de quelque chose, de la correspondance française, de faire valoir des droits, de régler un différend. Dans ces exemples, le verbe charger est employé pronominalement et signifie prendre le soin, avoir la responsabilité, la conduite de quelque chose. On charge un navire, un wagon, un camion, une livreuse, ou tout autre véhicule; mais en comptabilité on porte au compte, on débite, on facture; Combien chargez-vous de tonnes dans ce wagon? Veuillez facturer cet article.

Recharger veut dire charger de nouveau; recharger des barils.

Charger un compte signifie, en langage comptable, en exagérer le montant; ce compte est surchargé, surfait de \$15; cette facture est surfaite, chargée, veuillez la rectifier. Kettridge, dans son dictionnaire bilingue, traduit « to charge an account » par charger un compte. Les synonymes qu'il donne de « to charge » sont « to inflate » et « to swell », grossir, charger; « to inflate an account », grossir un compte. Ce qui établit donc que la signification de charger un compte est bien en exagérer, en grossir le montant. « To charge an account with all the expenses », charger un compte de tous les frais; dans cet exemple, charger signifie imputer, attribuer à tel compte tous les frais qui s'y rapportent. Selon P. Daviault, dans *L'expression juste en traduction*, on peut employer charger en comptabilité, comme dans cet exemple : « to charge an account with all the expense », charger un compte de

tous les frais. Charger, dit-il, a alors le sens de mettre sous le poids d'une chose. L'expression rappelle celle-ci : charger d'impôts.

On appelle pli chargé ou lettre chargée une lettre qui contient de l'argent ou des valeurs, et que l'on fait enregistrer au bureau de poste afin qu'elle soit recommandée moyennant un affranchissement supplémentaire. Le facteur ne remettra cette lettre au destinataire que contre son embarquement sur un carnet spécial. On dit alors : recevoir une lettre recommandée. Il en est de même de la boîte chargée ou de tout autre colis que l'on fait enregistrer.

Lorsqu'un marchand demande trop cher ou vend sa marchandise à un prix trop élevé, exagéré, exorbitant, on dit : ce marchand est un écorcheur, un rançonneur, un tire-sou, ou encore : ce marchand surfait sa marchandise (son beurre, son drap, ses meubles), ne donne pas ses coquilles, etc., et non : ce marchand est « chargeant », est un « shévreur »; ce marchand nous « mange ».

Adjudor FRADET

EDUCATION. — S'emploie chez nous au sens d'instruction publique; ministre de l'éducation, bureau de l'éducation, pour ministre de l'instruction publique, bureau de l'instruction publique. Dans « surintendant de l'éducation », qui est une forme presque universellement usitée, il y a deux fautes, le titre de « surintendant » désignant ici le directeur général. A la vérité, toute la terminologie de l'instruction publique serait à réviser au Canada, à commencer par ce titre de « surintendant » qui, en France, avait autrefois un sens tout spécial, et qui désigne aujourd'hui surtout le directeur général d'un personnel.

A L'ÉPREUVE DU FEU, A L'ÉPREUVE DE L'EAU. — J'ai lu quelquefois ce sont la des traductions littérales de « fireproof » et de « waterproof ». Il y a cependant des fautes plus graves, car Littré dit entre autres choses au mot épreuve : « être à l'épreuve de, pouvoir résister à ». Pour à l'épreuve de feu on dira avantagement imperméable. Les matériaux à l'épreuve du feu se disent quelquefois ignifuges, réfractaires.

ACTIVITÉS. — Il n'y a plus que ce mot pour indiquer l'action, l'activité, l'œuvre ou les œuvres, et que sais-je encore. Traduction littérale de « activities », mot anglais par où l'on désigne aujourd'hui tous les modes d'activité.

CONCERNER. — Littré dit expressément de ce verbe : « ne s'emploie pas passivement ». Concerné au sens d'intéressé n'est donc pas français, même si on le trouve dans l'ORDRE. Les groupes intéressés, et non pas les groupes concernés.

Olivier ASSELIN

Précieuse corpulence

Dans l'île de Chypre, s'il faut en croire une feuille de Madrid, les mœurs n'ont guère encore évolué. On y peut toujours, légalement, s'acheter une épouse, fille de parents turcs. Une jeune fille mineure vaut 90 dollars tandis qu'une personne aux formes dodues atteint souvent le prix de 460 dollars. Les acheteurs sont pour la plupart des Arabes de Palestine. Le versement doit être mentionné, paraît-il, dans le contrat de mariage. En cas de répudiation, la somme peut être restituée suivant les conventions. Pourtant les « demandeurs » n'hésitent pas à pencher du côté de la corpulence, pleine de charmes à leurs yeux, si chère soit-elle. Qu'en disent nos élégantes qui tiennent encore pour la silhouette filiforme?

LE CINÉMA

Zouzou

L'attrait principal de ce film est évidemment Joséphine Baker, connue jusqu'ici chez nous surtout par son interprétation de la chanson populaire : « J'ai deux amours ». Dans *Zouzou*, la vedette... parisienne évolue dans l'atmosphère de music-hall qui lui est coutumière. Le film, inspiré des revues musicales d'Hollywood, s'en distingue suffisamment par l'originalité de sa mise en scène, mais surtout par la personnalité de Joséphine Baker, qui, si elle ne les éclipses pas, égale sûrement les vedettes américaines.

L'histoire, toujours la même, est celle d'une jeune fille (mais une noire, cette fois) qui du jour au lendemain devient vedette et qui ne manque pas, vers la fin, de compromettre le succès du spectacle à cause d'une affaire d'amour. Il faut cependant signaler l'originalité des mouvements d'ensemble et particulièrement l'idée de la cage d'oiseau. Joséphine Baker, oiseau exilé de son pays natal, s'y balance mélancoliquement en chant un refrain nostalgique. Sa peau noire contraste étrangement, sous la lumière des projecteurs, avec la blancheur du décor; sa voix, au timbre unique, ajoute au caractère exotique de sa personne.

L'action, qui s'amorce lentement, progresse ensuite à une allure entraînante. N'était cependant le dynamisme de sa vedette, le film se soutiendrait difficilement.

L'Or

Que d'images ce mot n'évoque-t-il pas! Heureusement, le cinéma est l'art qui peut le mieux les réaliser, puisque, par ses ressources nombreuses et variées, il peut se permettre toutes les fantaisies. La compagnie UFA a su exploiter habilement ces ressources et faire une œuvre originale.

Un jeune ingénieur français, nommé Berthier, assistant le professeur Lefèvre dans ses recherches sur la transformation du plomb en or, échappe seul à la mort, dans l'explosion qui détruit leur laboratoire et qui est le résultat d'un sabotage de la part d'un puissant industriel anglais, nommé Wills. Ce dernier, ayant volé les plans du professeur Lefèvre, a fait construire dans sa mine, située sous la mer, une réplique agrandie du laboratoire du savant français. Il lui manque cependant quelques détails. C'est pourquoi il fait appel à l'ingénieur Berthier. Celui-ci, afin de réhabiliter son maître, que la foule a pris pour un insensé, accepte l'invitation de Wills. L'industriel anglais veut convertir en or ses mines de plomb et devenir ainsi l'homme le plus riche de l'univers. Pour encourager ses ouvriers au travail, il leur dit que la fabrication intensive de l'or répandra le bonheur sur toute la terre. Parvenu au but de ses recherches, Berthier fait admettre que Lefèvre n'était pas un insensé. Cela lui suffit. Pour enrayer l'accroissement continu des faillites retentissantes dues à la nouvelle découverte, il dénonce la fausse philanthropie de Wills et fait sauter l'usine.

Bien que l'amour n'en soit pas exclu,

cette histoire ne s'embarasse pas de vaines complications sentimentales. Toute l'attention est concentrée sur le thème scientifique et humain à la fois que constitue l'entreprise du jeune ingénieur français. Bien moderne dans sa conception, le film l'est aussi dans son exécution. Il abonde en images saisissantes et inusitées. La vision du laboratoire sous-marin, avec ses isolateurs puissants, ses ampoules géantes où vibrent bruyamment l'arc électrique; le spectacle du métal en voie de transformation sous l'incidence des rayons magiques, tout cela forme un décor impressionnant et donne lieu à des scènes d'une réelle grandeur. Tout le drame se joue, secrètement et sournoisement d'abord, ouvertement et violemment ensuite, entre l'ingénieur français et l'industriel anglais. Ces rôles sont tenus, avec leur maîtrise habituelle, par Pierre Blanchard et Roger Karl, dont l'interprétation puissante anime étrangement le milieu sombre et massif où ils évoluent.

C'était un musicien

Ce musicien est jeune, mais pauvre; avec son camarade, musicien comme lui, il poursuit la fortune. Il espère l'atteindre en mettant au point un appareil destiné à prévenir les vols d'automobiles. En attendant, les deux copains jouent dans un orchestre de boîte de nuit. C'est là que l'apprenti-inventeur connaît la fille d'un riche industriel qui finira par acheter son invention et lui accordera par surcroît la main de sa fille sans savoir que les deux jeunes s'étaient déjà promis.

Cette intrigue donne lieu à des scènes bien amusantes que Fernand Gravey et Roland Toutain enlèvent avec un entrain qui ne laisse pas de répéter. La fantaisie de Lucien Baroux, protecteur des deux copains, la fraîcheur de Josette Day et la musique enlevante du film en font une œuvre où la banalité de l'intrigue et du décor disparaît dans une atmosphère de franche gaieté.

Jean-Claude MARTIN

Une classification des sports d'après leur action sur le cœur

Un spécialiste hongrois des maladies de cœur vient de publier dans un journal de Budapest une étude sur les troubles physiologiques qu'occasionne l'abus des sports. Il en arrive à classer ceux-ci de la manière suivante, en commençant par les plus pénibles pour le cœur : ski, cyclisme, water-polo, aviron, natation, marathon, lutte, athlétisme, boxe, tennis, football, rugby, escrime. Cette appréciation sera contestée à coup sûr par plus d'un. Le rugby, le tennis, notamment, surmenent beaucoup le cœur, les joueurs le diront; en revanche le ski, la natation, l'aviron, ne paraissent pas entraîner chez eux qui les pratiquent une semblable dépense d'énergie. Il est à noter que ce docteur, sans vouloir déconseiller tel ou tel exercice corporel, incite surtout les sportifs au cœur faible à la prudence. Il remarque d'ailleurs que les champions et les recordmen ont des pulsations cardiaques lentes et qu'ils « fatiguent » moins que les autres.

Toutefois, nous semble-t-il, les efforts excessifs réalisés au cours des compétitions ne valent rien pour l'organisme de ceux qui les déploient, quelle que soit leur résistance.

LIVRES NOUVEAUX

Henry BORDEAUX : *Marianna, la religieuse portugaise.*

On interpréterait fort mal l'aventure poignante — et qui n'a rien d'une gaillardise — contée par M. Henry Bordeaux dans le nouveau volume de la collection des « Grandes Repenties », si, avant d'ouvrir le livre, on perdait de vue que la vie monastique de jadis était extrêmement différente de ce qu'elle est aujourd'hui. A l'époque où se place le roman de Marianna et de M. de Chamilly, l'une des plus belles « histoires d'amour » de tous les temps, et tout particulièrement dans le Portugal du XVII^e siècle, les couvents étaient moins des foyers de piété que des refuges mondains où la vie n'avait rien des rigueurs du cloître. Le lieu de retraite traditionnelle des filles qui ne trouvaient point mari; de celles aussi que leur famille retirait du monde pour ne pas morceler le patrimoine et laisser aux mâles la part du lion. Le moins était bien, n'est-ce pas, qu'on n'y soumet pas à une règle de fer des femmes dont la vocation n'avait pas été consultée. La vérité est qu'au couvent Notre-Dame de la Conception de Béja, où Marianna Alcofarado fut conduite à l'âge de douze ans par un père qui ne voulait pas diviser sa fortune et où deux de ses sœurs vinrent pour la même raison la rejoindre, la « surveillance » était des plus complaisantes. Presque toutes ces « religieuses malgré elles » y jouissaient d'une liberté que leur essence enviait les femmes mariées dans un pays où la tyrannie de l'homme jouait du poignard au moindre soupçon. Elles pouvaient s'habiller comme bon leur semblait, luxe et coquetterie n'étant pas ici péchés, ni les plus généreux décolletés interdits aux jeunes et rondes épaules. Les visites étaient libres — très libres.

Or, à la fin d'un beau jour, entourée de ses compagnes, Marianna prenait le frais sur la terrasse qui domine des orangers peuplés de roucouillantes colombres, lorsque vint à passer la cavalerie envoyée par Louis XIV au secours du Portugal à qui l'Espagne cherchait noise. En tête du régiment de Brique-mault caracolait un magnifique officier, sur qui s'attachèrent aussitôt ses regards. Minute fatale où « elle sentit les premiers effets de sa passion malheureuse ». « Il me semble, lui écrivait-elle plus tard, que vous vouliez me plaire, quoique vous ne me connaissiez pas; je me persuadai que vous m'aviez remarquée entre toutes celles qui étaient avec moi ». L'amour qui naît subitement, a dit La Bruyère, est le plus long à guérir. Marianna n'en devait jamais guérir. Quelques jours après le coup de foudre, les dieux, qui sont toujours en ces sortes d'affaires de merveilleux entremetteurs, amenaient au parloir M. de Chamilly, présenté par un compagnon d'armes qui n'était autre que le propre frère de Marianna.

Marianna avait vingt ans; M. de Chamilly trente à peine. « Etait-elle belle? se demande M. Henry Bordeaux. Il est impossible d'en douter. Elle-même le laisse entendre tantôt avec modestie, et tantôt avec fierté. Son amant ne le lui a pas caché. Elle lui crie qu'il ne pourra jamais l'oublier. On peut l'imaginer brune, avec ce teint chaud des pays du soleil que la vie cloîtrée a rendu plus délicat et plus sensible, et surtout avec de magnifiques yeux noirs. Malgré la règle relâchée du couvent, elle n'avait jamais aimé personne. Toute sa jeunesse va s'ouvrir comme ces aloès qui ne fleurissent qu'une fois ».

Quant à M. de Chamilly, Saint-Simon s'est chargé de l'accommoder à sa façon, dès que le héros du Portugal, de Candie et de Grave, devenu maréchal de France, lui parut digne de sa redoutable plume. « A le voir et à l'en-

tendre, disent ses *Mémoires*, on n'aurait jamais pu se persuader qu'il eût inspiré un amour aussi démesuré que celui qui est l'âme de ces fameuses *Lettres portugaises*, ni qu'il eût écrit les réponses qu'on y voit à cette religieuse. C'était un grand et gros homme, le meilleur homme du monde, mais si bête et si lourd qu'on ne comprenait pas qu'il pût avoir quelque talent pour la guerre. » N'en croyez pas un mot. Pendant vingt-cinq campagnes, M. de Chamilly se montra l'un des plus habiles capitaines de son temps, et, quoi qu'en ait eu le terrible duc, il était fort beau et avait beaucoup d'esprit.

Après la longue résistance de Marianna, ce que fut ce roman qui pendant une année les embrasa l'un et l'autre, M. Henry Bordeaux le reconstitue en des pages émouvantes, d'après le texte même des plus belles lettres d'amour qu'on ait jamais écrites, suite frémissante d'aveux et d'enthousiasmes, cris de joie et cris de souffrance ou s'exprime un cœur de femme qui n'a trouvé l'amour que pour le perdre. Il n'est grandes amours qu'amours malheureuses. M. de Chamilly dut rentrer en France, et la dernière lettre de Marianna découvre à la fois l'abîme de sa détresse et la splendeur victorieuse de son âme. « J'aime mieux souffrir que vous oublier. Il vaut mieux souffrir tout ce que je souffre que de jouir des plaisirs languissants que vous donnez vos maîtresses de France. » Et le silence du cloître tomba sur cette suprême explosion. Brûlée par tous les feux de l'amour, Marianna se tourna vers Celui qui ne trahit jamais. Les registres du couvent de Notre-Dame de la Conception portent qu'elle y mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, « après de rudes pénitences et de grandes maladies et beaucoup de conformité à la volonté divine, désirant avoir davantage à souffrir ».

Et lui? Lui eut la gloire, les batailles, le souci de faire se tenir tranquilles le Turc et l'Allemand. Mais il reste hors de doute que le souvenir de l'année merveilleuse sous le ciel portugais ne l'a jamais quitté. Chercha-t-il des distractions dans les bras de ces « languissantes maîtresses de France » auxquelles Marianna le renvoyait dans une minute d'orgueil blessé? Il ne le paraît pas. Il se maria et fut, pour le restant de ses jours, réglé d'une femme laide, avare et ambitieuse. Saint-Simon, que la sensibilité n'étouffe pas, parle de son *chagrin*. Quel autre chagrin pour cet homme au faite des honneurs, que l'ineffaçable image de deux grands yeux noirs sur la terrasse parfumée de Béja? Sauf, peut-être, l'immense publicité, dans laquelle il n'était pour rien, donnée par toute l'Europe aux lettres de Marianna, dont copie avait été portée au libraire Barbier. S'il souffrit d'une telle indiscretion, l'indécence des amis coupables a du moins sauvé de l'oubli l'admirable histoire d'amour. Les *Lettres portugaises* ont ému toute une grande époque littéraire, et du magnifique et douloureux amour de Béja sont nés deux des plus purs chefs-d'œuvre de la littérature française : *La Princesse de Clèves*, de Madame de La Fayette, la *Bérénice* de Racine.

Armand RIO

Un coup d'œil sur la bande de votre journal vous rappellera la date d'échéance de votre abonnement. Vous nous rendriez service en le renouvelant avant que nous ne vous en fassions la demande.

Les mystères de l'« Intelligence Service »

(De l'hébdomadaire 1935)

SUITE ET FIN

COMMENT Baillie-Stewart, petit lieutenant aux Seaforth Highlanders et *tacticien* agent du *British Intelligence Service* a-t-il été amené à jouer un rôle de premier plan dans cette guerre sourde à laquelle ne cessent de se livrer les munitionnaires? Voilà ce qu'il importait d'établir si l'on voulait comprendre tout le côté dramatique du procès du prisonnier de la Tour de Londres, ainsi que la signification de la grâce que s'apprête à signer le roi George V, à l'occasion de son Jubilé.

C'était au début des opérations nipponnes en Mandchourie et dans le Jehol. D'importants munitionnaires britanniques avaient passé un marché avec le Japon pour la fourniture d'avions de bombardement et de chars d'assaut légers. Est-il nécessaire de préciser que l'*Intelligence Service* possédait, comme par hasard, de gros intérêts dans la firme chargée d'exécuter les contrats?

Or donc, tanks et avions furent livrés comme il se devait, et cela d'autant plus rapidement que le Premier, M. MacDonald, venait d'inviter les Puissances à se mettre d'accord sur un projet d'embargo visant les armes de guerre à destination des belligérants asiatiques.

Peu après débarquait à Marseille un représentant de l'armée nationaliste chinoise

voyageant sous le nom de Chen Tao. Sans s'attarder plus de quarante-huit heures à Paris, le jeune filait immédiatement sur Kiel. C'était son droit strict...

C'était encore son droit que de descendre, dans cette ville, au *Palace Hôtel* où Krupp traite royalement les acheteurs de canons délégués par les pays en feu. Et quand M. de Bohlen-Habach, mari de Bertha Krupp, se rencontre avec un mandataire des nationalistes chinois, ce n'est pas, on le devine, dans le but de l'interroger sur les mérites des théories humanitaires de Sun Yat Sen. Vous saisissez mieux l'allusion quand je vous aurai dit que l'armée du Jehol manquait d'à peu près tout ce qu'il faut d'ordinaire pour se bien battre.

Mais les tractations de Chen Tao, à Kiel, ne pouvaient pas passer inaperçues. L'*Intelligence Service* a des yeux partout, même chez Krupp.

Qu'en pensèrent les munitionnaires de la Cité? Sans doute que ces armes que les Chinois cherchaient à se procurer en Allemagne, une firme anglaise pouvait tout aussi bien les leur vendre.

Le tout était d'attirer Chen Tao à Londres. On chargea de cette mission de confiance une spie à l'intelligence souple et

aux charmes incontestables : Marie Lawrence.

C'est ici que le jeu du lieutenant Baillie-Stewart s'enveloppe d'obscurité. Il est prouvé que l'officier du Service de Renseignements britannique se rendit lui aussi à Kiel, puis à Berlin. Il ne fait aucun doute que Marie Lawrence le présenta à Chen Tao, dans l'intimité duquel elle avait réussi à se glisser. Quel fut exactement le rôle de l'énigmatique espionne, en la circonstance? Se méfiait-on déjà de Marie Lawrence? La chose ne paraît pas impossible pour qui connaît la suite de l'histoire.

Toujours est-il que le Jaune vint à Londres où, affirme-t-on, Baillie-Stewart lui ménagea diverses entrevues avec les munitionnaires. Ces derniers allaient pouvoir placer leur matériel aux deux belligérants : le Nippon et le Chinois.

Restait à savoir comment Krupp réagirait. Or il réagit d'une manière particulièrement violente.

Des firmes anglaises furent nettement mises en cause par une certaine presse allemande. Des journaux allèrent jusqu'à publier, en pléines pages, le détail des négociations engagées avec les Asiatiques. Pour Downing street, la situation ne laissait pas que d'être gênante, elle l'était davantage encore pour le Gouvernement britannique dont ces intrigues menaçaient de torpiller le projet d'embargo sur les armes de guerre. En outre, il ne faisait aucun doute que des fuites s'étaient produites.

Qui donc renseignait l'adversaire? Certainement pas Baillie-Stewart, rentré à Londres et dont les sentiments et la correction ne pouvaient être mis en cause.

Mais alors, Marie Lawrence, demeurée

à Berlin? Agissait-elle comme un agent double? Ou bien, est-ce que Krupp et peut-être, le *Ausknftdienst* avaient réussi à la « confesser » en y mettant le prix?

Que se passa-t-il alors? Une seule chose est certaine : un soir, la belle informaticienne, sur laquelle pesaient d'aussi graves soupçons, fut ramassée dans le Tiergarten, une balle dans la tête gauche. Un revolver traînait à côté du cadavre. Un sac contenait quelque argent, des bijoux, une boîte à poudre, un bâton de rouge, bref tout le nécessaire d'une jeune femme élégante, mais aucun papier compromettant.

A qui ce crime était-il imputable : rôdeurs, *Intelligence Service* ou *Ausknftdienst*?

La police allemande, peu curieuse pour une fois, conclut plus simplement à un suicide, et l'on n'en parla plus. Autre particularité, non moins curieuse : la campagne contre les munitionnaires britanniques s'arrêta net.

Mais ici, il nous faut donner la parole aux défenseurs de Baillie-Stewart, qui se font en même temps les accusateurs du *British Intelligence Service* et de ses méthodes.

Que disent-ils? Ceci, qui confirme ce que nos lecteurs soupçonneront déjà :

Premier temps : les munitionnaires britanniques comprennent qu'il ne leur servirait à rien de vouloir faire cavaliers seuls plus longtemps. L'heure des concessions a sonné.

Deuxième temps : les Japonais se sont assurés la licence des tanks fabriqués par les firmes anglaises. Qu'importe! On usinera les blindages en Angleterre, on les expédiera à Essen, et c'est la *Metallwarenfabrik*

qui sera sensée les vendre aux armées chinoises au Jehol.

Et Baillie-Stewart? demandez-vous. Mais il nous semble que son affaire devient lumineuse. Et il est certain qu'elle ne serait jamais venue au grand jour de l'audience si les Nippons n'avaient, en s'emparant des chars d'assaut de leurs ennemis, constaté leur parfaite similitude avec les leurs et, surtout, s'ils n'avaient manifesté l'intention de dénoncer leur contrat... et de ne pas honorer les traites.

Car il n'y a pas d'affaire Baillie-Stewart, il y a simplement des gens qui cherchent à se tirer d'un mauvais pas et qui, pour cela, n'hésitent pas à monter la plus surprenante machination qui soit.

Les doléances japonaises mettent en branle tout le mécanisme.

Le *Foreign Office*, qui n'est pas dans le secret des dieux, s'émeut le premier. Puis c'est le *Home Office* qui menace d'ouvrir une enquête.

Les munitionnaires lâchent pied; ils nient tout : les accords avec Krupp, la vente des tanks aux Chinois. Les plans, disent-ils, ont été volés au Ministère de la guerre et vendus à l'Allemagne.

A son tour, le *War Office*, affolé, se retourne contre l'*Intelligence Service* qui, froidement, reprend à son compte l'accusation : Baillie-Stewart vient de remplir une mission spéciale à Berlin, il a rencontré là-bas Marie Lawrence, alias Marie-Louise, qui était à la solde des Allemands. Le coupable, c'est lui.

Et allez donc! Au cours d'une perquisition opérée chez l'officier, on trouve les plans d'un tank et

un matériel complet de photographe. Le rideau peut tomber. Les munitionnaires respirent, leurs contrats ne seront pas résiliés.

Reste une question : Baillie-Stewart est-il une victime?

N'est-il pas plutôt consentant? On ne peut jurer de rien, mais l'attitude du prisonnier de la Tour de Londres, ses aveux embarrassés, ses silences, les mensonges dont il use pour entourer son cas de ténèbres et de mystères; d'autre part, l'extraordinaire publicité faite autour du procès, bien propre à brouiller les pistes, enfin les lacunes de l'instruction et le vide du dossier, oui, tout, sans oublier le fantôme, savamment évoqué, de l'énigmatique Marie-Louise dont on ne veut pas dire qu'elle s'appelait Marie Lawrence et qu'elle était au service de Downing Street en même temps qu'à celui du *Ausknftdienst*, renforce la thèse de ceux qui affirment aujourd'hui que Baillie-Stewart a, d'accord avec ses chefs, accepté de jouer le rôle de bouc émissaire.

La mesure de grâce dont va bénéficier prochainement le héros du procès de Londres-Chelsea sera, quoi qu'on dise, interprétée comme une confirmation.

Aussi bien, nous savons que ce n'est pas la première fois qu'un officier attaché au *War Office* ou qu'un *tacticien* agent du *British Intelligence Service* accepte d'endosser des responsabilités qui ne sont pas siennes. Dans l'esprit d'un Britannique, les intérêts de Downing Street passent avant toutes autres considérations personnelles. On lui apprend cela, lors de ses débuts dans la carrière, à l'école dite « d'informations de guerre » du Devonshire.

Maurice LAPORTE